

des stances poétiques. Et l'homme heureux, ce sera lui." "Et la femme heureuse, hélas! sera elle," pensa en soupirant la pauvre Rose, changeant de suite le sujet de la conversation."

Waverley bientôt se met en marche, à la suite de la petite, mais vaillante armée de Charles-Edouard; se signale à la bataille de Preston; au fort de la mêlée, il lui arrive de sauver la vie à un colonel anglais, que des Montagnards avaient désarmé. Ce brave militaire se trouve être un ami intime de la famille de Waverley. Le colonel anglais reproche au jeune Waverley d'avoir déserté son pavillon. Waverley lui rappelle qu'il est inutile de lui parler de la sorte, qu'il ne saurait abandonner la cause des Stuarts, fut-elle désespérée. Toute cette scène est variée d'une foule d'incidents secondaires: une querelle, un attentat sur la vie de Waverley, une réconciliation entre lui et le bouillant Fergus McIvor, et l'insurrection continue. Bientôt vient l'engagement de Clifton: pendant l'obscurité, la petite armée du prince Charles-Edouard tombe dans des embuscades et, après une lutte désespérée, plusieurs des chefs restent prisonniers entre les mains des soldats anglais. Waverley s'échappe à la faveur de la nuit et après s'être tenu caché il se décide à aller à Londres, implorer son pardon; mais l'officier anglais dont il avait sauvé la vie, personnage influent à la cour, le fait évader en Ecosse, en attendant qu'il puisse lui obtenir un pardon, qui s'étend également au Baron de Bradwardine impliqué dans la révolte. C'est pendant son séjour en ce pays, qu'il apprend la dispersion de l'armée de Charles-Edouard à Carlisle. Il fait toutes les démarches possibles pour faire amnistier son pauvre ami Fergus McIvor, condamné à être décapité; dans la scène d'adieu entre Fergus, Flora et Waverley, le pinceau de Scott se révèle dans toute sa beauté. Flora, entre dans un cloître, où elle veut finir ses malheureux jours. Waverley revisite le château paternel, Waverley-Honour; restitue au vieux Baron de Bradwardine, les terres de Tully-Veolan, confisquées; épouse sa fille Rose qui, par son bonheur, voit se réaliser la prédiction de Flora.

Parmi les beaux passages de ce roman, on peut signaler la description de la caverne de Donald Beau Lean, le brigand montagnard; le caractère d'Alice, la jeune fille du brigand, est admirablement tracé! Les joies de courte durée, à Holyrood, où le gracieux Charles-Edouard fait les honneurs, sont habilement décrites; la bataille de Preston; la retraite de l'armée; la querelle avec Fergus; les mystérieux présages de mort qui se manifestent aux yeux du patriotique Fergus Callum Beg, voilà autant d'incidents ou de personnages présentés au lecteur avec une vivacité de coloris sans pareil.

Waverley produisit sur le public d'Edimbourg et de Londres un effet éblouissant.

"Qui donc, s'écria Lord Jeffery, dans une mémorable critique, qui donc est le mystérieux écrivain, qui a composé Waverley. Si ce n'est pas le chanteur de Marmion, nous conseillons à M. Scott de s'éveiller et de surveiller sa gloire littéraire, car il a dans l'auteur de Waverley pour compétiteur un génie de première classe."

J. M. LEMOINE.

(A continuer.)

FORTIFICATIONS DE QUÉBEC.

Les fortifications de Québec, ville du Bas-Canada, furent commencées d'après un plan dressé par M. M. De Beaucourt et Levasseur, et discontinuées pour être reprises d'après un plan dressé par M. G. Chaussegros De Léry, lequel avait été envoyé en France, et jugé préférable à celui des deux premiers ingénieurs. La population de Québec, était alors d'environ 7,000 personnes.

Le 5 juin 1720, l'Intendant Michel Bégon, posa la première pierre, assisté de M. Gaspard Chaussegros De Léry, Ingénieur Royal. Soixante et quinze ans après, c'est-à-dire en 1795, des ouvriers employés à réparer les fortifications en question, trouvèrent une plaque de plomb sur laquelle était gravée l'inscription qui suit, commémorant le commencement des nouvelles fortifications:—

Regnante Ludovico XV,  
Christianissimo Gallorum Rege,  
Ætatis Lux annum agente XI um. Regni Vum:  
Augustissimo ac Potentissimo Principe,  
Duce Aurelianensium Philippo,  
Regis avunculo: Regnum Gubernante.  
Illustrissimo ac serenissimo Principe,  
Ludovico Alexandro de Bourbon,  
Tolosæ Comite,  
Concilio Maritimo Reique maritimæ præposito.  
Illustrissimo Joanne D'Esté, Francis Marecallo,  
Americæ Septentrionalis, Meridionalis pro Rege,  
Concillii Maritimi præside,  
Ac maris præfecti Legato:  
Philippo de Rigaud, Marchione de Vaudreuil,  
Novæ Franciæ Gubernatore:  
hisce Munimentis  
Regis sumptibus Concillique Maritimi autoritate extinctis,  
Prima hæc posuit fundamenta,  
Michael Begon:  
Civilis Disciplinæ  
Rei Judiciariæ Ætatis ac Maritimæ,  
atque hujus Colonis præfectus,  
Dirigente Gasp: Chaussegros de Léry:  
Regis bellicorum operum machinatore  
Nonis Junii. An. Dom. MDCCXX.

Ce qui signifie en substance:—Dans la onzième année de la vie, et la cinquième du Règne de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XV, Roi des Français, le très-auguste et puissant Prince, Philippe, Duc d'Orléans, oncle du Roi, alors régent du Royaume, le très-illustre et pacifique Prince, Louis Alexandre de Bourbon, Comte de Toulouse, Président du Conseil Maritime et des affaires Navales, le très-illustre Jean d'Estée, Maréchal de France, Président du Conseil Maritime de l'Amérique Nord et Sud, et Vice Amiral, Philippe de Rigaud, Marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France.—Les premières fon-

dations de ces fortifications, bâties aux frais du Roi, par et de l'autorité du Conseil Maritime, furent posées par Michel Bégon, Intendant de cette colonie, et de ses affaires civiles, judiciaires, fiscales et navales, sous la direction de Gaspard Chaussegros de Léry, Ingénieur Royal et Militaire, le cinquième jour de juin 1720.

En 1858, une circonstance fortuite vint attirer l'attention sur des faits historiques peu connus et qui méritent d'être rappelés. En exécutant des travaux de réparation aux fortifications de Québec, on découvrit, dans les fondations d'un ancien bastion, une médaille en or, renfermée dans une boîte en plomb, scellée dans l'intérieur d'une pierre. En examinant cet objet précieux, on trouva le médaillon de Louis XIV gravé sur un des côtés, et sur l'autre une inscription: "A été commencée par ordre du roi, le 25 avril 1687, sous la direction de M. Denonville, gouverneur, et sur les plans de M. de Vauban, commissaire général des fortifications du royaume." Cette découverte établit l'existence d'un fait particulier qu'un grand nombre de bibliographes paraissent avoir ignoré.

On sait que les deux frères Jean et Sébastien Cabot, Vénitiens d'origine, passent pour avoir, les premiers, découvert et parcouru le Canada en 1497; leur voyage a laissé peu de traces; mais, après eux, un navigateur français, le sieur Denys, et un autre Vénitien, Verrazani, envoyés par François Ier en 1524, remontèrent le Saint-Laurent et traversèrent de nouveau cette vaste contrée. Leurs récits attirèrent l'attention du gouvernement d'alors, et quelques années plus tard, un navigateur français, Jacques Cartier, originaire de Saint-Malo, prit par ordre du roi, possession de tout le pays, auquel il donna le nom de Nouvelle-France. Cette prise de possession date de 1537. Cartier resta quelque temps dans le pays pour organiser le nouvel établissement, et il eut pour successeur La Roque de Roberval, qui fut le premier gouverneur du Canada, et qui éleva en 1540, le fort de Charlebourg, dans lequel il plaça l'administration de la colonie.

En 1607, un armateur de Dieppe, Samuel Champlain, homme actif et intelligent, fut nommé par le roi Henri IV, gouverneur de cette belle possession, et il fonda l'année suivante, près de l'endroit où s'élevait le fort de Charlebourg, devenu trop petit pour l'importance de sa destination, la ville de Québec, qui devint la capitale de tout le Canada, et qui jouit bientôt d'une grande prospérité. Une compagnie puissante se forma en 1617 pour explorer les produits du pays; elle ouvrit avec les contrées voisines des relations nombreuses et très fructueuses. Cette société comptait parmi ses intéressés les personnages les plus importants de la cour de Louis XIII; parmi ses censeurs figurait le vieux Sully, qui sous le règne précédent s'était toujours montré favorable à la nouvelle colonie, à laquelle il accordait un grand avenir.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Louis XIV s'intéressa au Canada, et il fut en cela vivement secondé par Colbert, qui voyait dans nos possessions transatlantiques un aliment puissant pour notre marine et pour notre commerce. A sa mort, son fils et son successeur, le marquis de Seignelay, continua l'exécution des projets de son père, et porta toute son attention sur le Canada. En 1684, craignant qu'une guerre avec l'Angleterre, venant à surgir un jour, ne mit la colonie en péril, il y envoya le sieur Denonville pour donner son avis sur les postes fortifiés qu'il conviendrait d'y établir et sur les ouvrages de défense qu'il serait opportun d'ajouter à la ville de Québec. Denonville montra la plus grande activité dans l'exécution de sa mission, et il adressa au ministre un rapport détaillé dans lequel il traitait toutes les questions qui lui avaient été posées.

Le marquis de Seignelay fit connaître ce rapport au roi, et, par son ordre, il chargea Vauban de dresser les plans des postes fortifiés et des ouvrages qui devaient compléter les défenses de Québec. Vauban s'acquitta immédiatement du nouveau travail qui lui était confié; en donnant ses plans à M. de Seignelay il lui remit également un mémoire détaillé dans lequel il traitait avec sa supériorité habituelle toutes les questions d'économie politique, d'administration et d'organisation militaire qui intéressaient le Canada. M. de Seignelay fut tellement frappé des idées de l'illustre ingénieur, qu'il envoya son mémoire à tous les gouverneurs des provinces et des places du Canada, en le recommandant par une instruction spéciale à leur attention. Si l'on étudie avec attention les annales de la colonie, on peut se convaincre que les idées suggérées par le génie de Vauban n'ont pas été perdues et qu'elles ont aidé à la prospérité dont elle a joui pendant de longues années.

J. A. MALOUIN.

VOYAGE DANS UN CRÂNE.

La nuit était noire, le vent faisait rage en dehors, la neige tombait à gros flocons; disparaissant dans leurs fourrures, les passants atardés hâtèrent le pas, désireux de regagner leurs logis au plu tôt. Seuls les policemen veillant sur l'ordre de la cité, impassibles, se promenaient gravement sans souci du froid ou de la neige.

Par un temps pareil il fallait bon d'être mollement peletonné au fond d'un grand fauteuil, les pieds sur les chenêts, un bol de thé bien chaud sur la table, à portée de la main, et c'était pour moi un grand bonheur que d'apronver ces jouissances après une journée d'étude et de travail assidu. Comparant ma situation avec l'état de l'atmosphère, je ressentais une sorte de bien-être indéfinissable et, égoïste que j'étais, je n'accordais pas la moindre pensée aux malheureux qui souffraient en ce moment de ce contraste, qui formait une partie de ma félicité.

Dans ces heures de solitude, ne vous arrive-t-il pas de revoir dans une demi-somnolence, les années écoulées si rapidement, les amis disparus, les temps difficiles, les moments de bonheur, les amours de 20 ans, tout ce qui constitue le passé et qui forme les éléments de la vie.

J'étais seul et je revoyais tout cela, mais vaguement et sans ordre.

Je pensais aussi à l'Inconnu, à la mort, à son lendemain, au bonheur absolu, à la nuit, aux étoiles—ces mondes inaccessibles. Bref, je divaguais un peu, je crois.

Les yeux fixés sur mon foyer, j'y voyais toutes sortes de choses. Les ombres projetées prenaient un corps; les crépitements du bois qui s'embrasaient devenaient pour moi des cris, des chants, des pleurs.

Tout à coup, du centre des bûches qui brûlaient dans l'âtre et du feu le plus ardent, je vis surgir un petit être, tout vêtu de rouge, nain minuscule, grêle ou farfadet, du genre de ceux qui épouvantent si fort l'imagination des enfants dans les contes de nourrice.

Debout, il me regardait d'un air étrange, et avant que je n'aie

pu pousser un cri, avec une cabriole et un éclat de rire strident il était sur mes genoux assis à l'orientale.

J'étais stupéfait, fasciné.

Ses yeux brillants comme des escarboucles étaient fixés sur les miens.

"Tu veux savoir mon nom—sa voix perçait comme un sifflement: Je suis l'esprit des rêves. Voyant ta pensée errer sans guide, je suis accouru, me voici. Nous allons voyager en—semble et je serai ton pilote. Pour commencer, je te décapite"

Ma tête roula sur mes genoux, il me semblait que je me détachais de mon être, que j'abandonnais le corps et que je restais esprit.

L'être fantastique qui me guidait m'entraîna et me conduisit vers ma tête, du côté de l'oreille gauche. Nous y pénétrâmes sans difficulté par le tuyau auditif et après avoir cheminé quelques minutes dans un labyrinthe en forme d'hélice; nous arrivâmes en face d'une porte qui selon moi devait arrêter notre course.

Mon guide connaissait les étres de la maison, car sans efforts la porte s'ouvrit devant nous.

Le tableau était saisissant et je me sentis vivement impressionné.

Nous nous trouvions dans une immense salle, voûte concave irrégulière, dont les parois se rattachaient au sol en pente douce. Une clarté douteuse colorait à peine l'intérieur de l'appartement et j'eus besoin de quelques instants pour habituer mes yeux à me guider dans cette étrange demeure. Cependant la lumière devait être vive; elle était suspendue au plafond? mais ses rayons étaient en partie absorbés par une immense toile d'araignée qui occupait la presque totalité de la partie supérieure de la voûte.

Je jetais un regard curieux sur l'ameublement.

"Nous voici chez toi—me dit mon compagnon. Cette lumière que tu vois là-haut, c'est ton esprit; l'huile n'y manque pas, l'instrument est bon et l'on y verrait plus clair ici, n'était cette araignée qui s'est logée dans le plafond et qui n'a trouvé rien de mieux à faire, laborieuse ouvrière, que d'y tisser cette toile qui devient chaque jour de plus en plus volumineuse.

De ce côté de l'appartement, tu peux voir des rayons sur lesquels sont des livres, placés par date et par ordre: c'est le passé.

Là, sont consignés toutes tes actions, tes pensées, tes projets d'avenir, voire même tes rêves.

Par ici sont des livres semblables, mais en blanc: c'est l'avenir. Dieu seul y écrit. Tu tenterais en vain de les ouvrir. Nul ne le peut à moins d'un don spécial dont seul il dispose. Ne t'y arrête pas, ce serait du temps perdu.

Dans ces bocaux plus haut sont tes facultés qui servent aux combinaisons que tu produis. Dans ces flacons sont renfermés des liqueurs divines, mais à côté aussi sont des poisons mortels ou des liqueurs sans saveur. Ces derniers sont débouchés et me paraissent avoir servi. Tu vois le désordre qui règne ici et tu me parais bien mal régler le choix que tu fais des matières que tu y puises.

C'est le laboratoire de tes idées. Selon que tu puises dans un flacon ou dans l'autre, tes actions sont bonnes ou mauvaises. Tu es cependant parfaitement libre de tes opérations, et si tu voulais écarter ou plutôt détruire cette toile d'araignée, tu pourrais être plus sûr de ton choix sans courir le risque de te tromper à chaque instant, mais tu préfères sans doute cette obscurité à la franche lumière. Tu révais du passé, approche et vois par toi-même, prends un de ces livres."

Suivant son avis, je pris un livre au hasard et je l'ouvris:

"J'ai 8 ans, je vais à l'école. Ah mon vieux maître, que je me plaisais à faire damner par mes espiègleries et qui me grondait si doucement. Voici mes petits amis: Charles, Eugène, Léon et les autres. Que sont-ils devenus? mon Dieu! Et voilà cette partie de natation où je faillis me noyer n'eût été le secours de ce brave Denis, le meunier du village. Passons et voyons plus loin. Je feuilletais au hasard: je revoyais toute mon enfance; puis ma première communion. Que j'étais heureux ce jour-là! mes années de collège, où nous nous plaigions de la longueur des jours de classe et de la courte durée des heures de récréations. Je voulais vieillir à cette époque, j'aurais voulu sauter bien des années. Comme tout change, aujourd'hui je voudrais rajeunir.

Je prends successivement différents volumes. J'ai 18 ans. Ah! ma cousine Esther, qu'elle est jolie! Les bonnes promesses faites ensemble, nos serments éternels, nos projets insensés. Le bouquet que je lui offris le jour de sa fête avec mes vers. Quel bon baiser j'eus pour récompense. C'était le bonheur je crois. Je relus tout ce volume charmant qui renfermait tout ce qu'il y a de plus pur, de plus printanier dans ma vie. Quelles nobles idées j'avais à cette époque. J'aimais tout le monde. Alors, ne supposant pas qu'il y eût des hommes mauvais, j'aimais la nature, les fleurs, tout enfin et par-dessus tout ma cousine.

Hélas! elle est mariée depuis longtemps. Passons encore. Je revois ma première pipe, ma première montre. Ou sont-ils, ces vieux souvenirs; qu'en ai-je fait de ces reliques. J'ai donné l'une à un ami qui m'a trahi, et vendu l'autre à un Juif. J'avais besoin d'argent pour satisfaire mes folies.

Oh! ce volume je ne veux plus l'ouvrir, j'en connais le contenu, il est encore trop présent à mon esprit. Je n'ai fait depuis lors que folies, sottises dont je supporte aujourd'hui les conséquences.

Voyons le dernier. Tout y est jusqu'à la date d'hier. Il commence il y a 6 mois; je quitte la France; j'arrive au Canada. Quelles misères au commencement. Tous mes châteaux en Espagne s'écroulent. Quelles illusions et quelle réalité."

Mais alors, vaincu par le sommeil, ma tête se cogna au fauteuil, et je me réveillai.

C'était un rêve!

LÉON LEDIEU.

Montréal 8 Février, 1873.

Si votre nourriture vous fatigue, prenez une demi-cuillerée à thé du Liquide Rhumatique de Jacobs, le matin.

BUREAU DE THÉODORE METCALF & Co.,  
TREMONT STREET, BOSTON, Oct. 7, 1871.

MR. JAMES I. FELLOWS—Monsieur: Nous sommes heureux de dire que la vente de votre sirop a été très considérable durant les deux dernières années. Il est prescrit par quelques-uns de nos premiers médecins. Nous sommes bien sincèrement Vos etc., etc.

THÉODORE METCALF & Co.

"But high and perilous enterprise is not Waverley's forte. He would never have been his celebrated ancestor Sir Nigel, but only Sir Nigel's enuigist and poet. I will tell you where he will be at home, my dear, and in his place—in the quiet circle of domestic happiness, lettered indolence and elegant enjoyments of Waverley-Honour; and he will read the old library in the most exquisite Gothic taste, and garnish its shelves with the rarest and most valuable volumes; and he will draw plans and landscapes, and write verses and rear temples and dig graves; and he will stand in a clear summer night in the colonnade before the hall, and gaze on the dear as they stray in the moonlight, or lie shadowed by the boughs of the huge old fantastic oaks; and he will repeat verses to his beautiful wife, who will hang upon his arm; and he will be a happy man." "And she will be a happy woman," thought poor Rose. But she only sighed, and dropped the conversation.